

Pour donner un contrepoint à **un édito précédent** qui mettait le poète au travail, nous soutiendrons cette fois-ci, cinq minutes et pour deux mois [1], le temps des vacances, que le poète est l'oisif absolu. C'est un réfractaire discret, un procrastinateur, un rêveur, un faux résigné, un Bartleby qui énonce tranquillement, lorsqu'on l'enjoint au principe de rentabilité : *I would consent to*, mais qui n'en conserve pas moins intacte sa marge de désœuvrement, son quant-à-soi de liberté et de rêverie. Même accaparé par les nécessités de subsistance, il parvient à se dégager du temps et cultive l'*otium*.

La légende veut que Saint-Pol-Roux et Max Jacob avaient fait inscrire à la porte du manoir ou de la chambre où ils dormaient : « Le poète travaille ». Certes le poète travaille à chaque instant et aussi bien lorsqu'il ne travaille pas (qu'il ne compose pas). Mais aussi bien l'inverse est vrai : le poète rêve alors même il est occupé par les tâches dont il s'acquitte apparemment, qu'elles soient d'ordre littéraire ou liées aux contraintes salariales. On se gardera bien néanmoins de placarder à la porte du bureau : « L'employé fait semblant de travailler, en réalité le poète en lui s'évade ». Les patrons n'apprécieraient pas. Il s'agit de vivre caché.

En tout travailleur un poète sommeille. Ne rien faire, c'est être poète. C'est laisser les choses continuer leur cours jusqu'à ce qu'elles s'ensavent dans leur inutilité fangeuse, bulleuse. Nous ne sommes jamais que des guetteurs de marécages : les eaux s'élargissent, l'agitation du monde se calme, tout s'imprègne d'une liquidité baptismale et alors les visions peuvent naître comme des feux follets. Le travail orienté vers des fins utilitaires n'est pas une valeur poétique, une valeur que le poète puisse revendiquer. On aura toujours mieux à faire que d'assigner au poème une efficacité sociale. Le poète est un être asocial. Son jardin secret est d'abord une friche, un lieu envahi d'herbes folles, traversé d'oiseaux imprévus. C'est lorsque le poète médite légèrement, c'est-à-dire lorsqu'il médite sans diriger sa méditation vers un but qu'il se serait fixé, qu'il est le plus à même de rêver la matière et les mots et qu'il les travaille le mieux. Ou plutôt il ne les travaille pas : ils travaillent tout seul, ensemencés par le levain de la poésie et comme augmentés d'une dimension aérienne sinon spirituelle. Laisser faire et laisser dire : voilà deux manières d'effectuer ce pas de côté salutaire qui permet d'habiter poétiquement le monde en *ne répondant pas* aux injonctions de notre époque. Aussi bien c'est en laissant agir le poème qu'on le fait : par l'écoute attentive et rêveuse de ce que les mots réservent à eux-mêmes.

Pour ce numéro estival, **Catastrophes** vous propose donc de ne rien faire : ( ...) Cet été, ne faites rien.



J'ai perdu ma licorne. Elle tourne en rond dans la nuit de la forêt rouge, parmi les mousses de cendre, entre les battements du cœur du ciel. Le ciel, ses artères sèches, le goût de l'ennui sur la langue, et la charge nocturne des assassins transparents. Pauvre licorne perdue, à boire l'eau de l'étang vénéneux, la fange mercurielle des saisons à venir.

Licorne, garde-toi des enfers inouïs où ta course folle t'entraîne, brame pour rien, ne brame pas, je viens te délivrer avec ma tête de rechange. Je la range dans l'armoire stellaire, elle tombe et roule sur la route des bêtes, après le petit pont de pierre, derrière les peupliers rancuniers, là où rêvent les hordes d'enfants.

(...)

Extrait : *J'ai perdu ma licorne*

### **LA CONFUSION DES ESPÈCES**

Pierre Mainard éditions 2018



**Marie Bresche** – Gravure, (détail)

### **Jean-Raphaël Prieto**

(...)

*Les mots, les gestes, l'allure  
le comportement d'un passant  
interrogent tout le temps  
celui qui, trahi par la naissance et le manque  
figure le corps avec des nuages  
les nuages avec des méduses  
les méduses avec des voiles  
les voiles avec des flammes  
les flammes avec des vagues  
les vagues avec des algorithmes*

(...)

Extrait : *Préambule*

### **CHEMIN COURANT, BRANCHE MORTE**

Collection de l'umbo 2018

### **Laurent Albarracin**

Nous entendons l'être  
Comme un écartèlement.  
Comme un gouffre soudain et calme  
Au milieu des choses où les choses s'engouffrent.  
L'être est un foyer au cœur de ce qui est  
Où brûlent les branchages de l'être.  
L'être est un creuset, une cornue  
Où s'accomplit en latence ce qui s'accomplit.  
Nous entendons l'être comme un âtre de lait.

Extrait **XXXI** / LXIV

### **RES RERUM**

Artfuyen 2018